

LES CARNETS DU TEMPS

Mensuel d'information culturelle de l'aviateur



- ▶ Expansion et contraction de l'espace russe
- ▶ Le « Normandie-Niémen »
- ▶ L'architecture baroque russe



Enseignement militaire supérieur Air



Palais de la reine Catherine II la Grande, *tsarskoïe-celo*, Saint-Petersbourg

Directeur de la publication :
GBA Jean-Pascal Breton

Rédacteur en chef :
Cdt Jean-Christophe Pitard-Bouet

Rédacteur en chef adjoint :
Cne Fatima Abderrabi

Rédacteurs du CESA :
Adc Jean-Paul Talimi
Adj Valérie Grillet
Sgc Fanny Boyer

Maquette :
M. Emmanuel Batisse
M. Philippe Bucher
C/c Zita Martins Nunes
Av1 Antoine-David Da Silva
Manteigas

Crédits photographiques :
Fonds documentaire de la
bibliothèque du CESA

Diffusion :
Mme Dalila Baziz
C/c Mathieu Cornu

Correspondance :
CEMS Air
1 place Joffre,
75700 PARIS SP 07 - BP 43
Tél. : 01 44 42 80 64
MTBA : 821 753 80 64
st.cesa@inet.air.defense.gouv.fr

Impression :
Imprimerie EDIACA (Établis-
sment d'impression, de diffu-
sion et d'archivage du commissa-
riat des armées)

Tirage 2 500 exemplaires

Les opinions émises dans les
articles n'engagent que la
responsabilité des auteurs.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS
ISSN 1769-4752

Géopolitique - Relations internationales

L'expansion territoriale de la Russie à l'URSS..... 2

Cartographie

Expansion et contraction de l'espace russe..... 4

Espace

Les trous noirs 6

Économie

Principes de base de la théorie keynésienne (2)..... 8

Histoire de l'aéronautique

Bombarder ou occuper (3) L'opération *Linebacker*.. 10

Philosophie

Morale et éthique : différences et complémentarité 12

Droit et institutions

La réforme territoriale 14

Sciences

La tectonique des plaques 16

Sciences politiques

Montesquieu (1689-1755) : *L'Esprit des lois*..... 18

Littérature

Ivan Serguéïévitch Tourgueniev 20

Histoire

La Russie sous Catherine II 22

Traditions

Le « *Normandie-Niemen* » 24

Art

L'architecture baroque russe 26

Parenthèse

Le Cuirassé « Potemkine » 28

L'expansion territoriale de la Russie à l'URSS

Avec 17 millions de km² étalés sur plus de 11 fuseaux horaires, la Russie est aujourd'hui le pays le plus vaste du monde. Cet État, partagé entre l'Europe et l'Asie, s'est constitué au gré de conquêtes coloniales successives menées par les tsars puis par Staline.

La Moscovie

À l'instar de l'Empire romain, l'Empire russe n'est, à son commencement, qu'une obscure principauté regroupée autour de la ville de Moscou. Mais à partir du XII^e siècle, par le jeu des alliances ou des conquêtes, ce territoire s'unifie en prenant le nom de Russie. Toutefois, cette nouvelle contrée doit faire face à de nombreuses révoltes des peuples récemment soumis et aux incursions des Mongols.

En 1462, Ivan III, qui réussit à repousser définitivement les Mongols, fédère l'ensemble du territoire russe en se proclamant « *souverain de toute la Russie* ». À partir de cette date, les successeurs d'Ivan n'ont de cesse que de vouloir agrandir leur territoire. Ivan IV dit *le Terrible* est le premier à se faire appeler *Tsar*. La volonté des souverains est alors de donner à la Russie un accès direct à la mer Baltique afin d'intégrer l'Empire aux routes commerciales de la Hanse. En mettant en œuvre ce projet ambitieux, les tsars se heurtent à la Pologne et à l'Empire de Suède qui n'entendent pas voir apparaître un nouveau rival sur les côtes de la mer Baltique.

La Grande Russie

L'autre axe de colonisation est le Caucase, riche en terres fertiles, et les steppes de l'Est où prospèrent des animaux recherchés pour leurs fourrures. Ces conquêtes sont d'abord l'apanage de paysans ou de petits nobles dit *Cosaques* qui fuient leur territoire en quête d'aventure et de nouvelles terres. Ils constituent des colonies aux marges des frontières de la Russie avant d'être absorbées par l'Empire. En 1632, des Cosaques fondent, près du lac Baïkal, la ville d'Irkoutsk avant d'atteindre en 1640 le Pacifique. Des intrépides traversent le détroit de Béring pour explorer l'Alaska en 1740.

Pierre le Grand (1682-1725) désire moderniser son pays et copier le mode de vie de l'Europe occidentale. Il souhaite que la Russie joue un rôle important dans le concert mondial. Pour cela, il déclare la guerre à la Suède pour

obtenir un débouché sur la mer Baltique. Pour bien marquer cette volonté, il bâtit en 1703 à Saint-Pétersbourg une nouvelle capitale située sur les rives de la Baltique. Catherine II de Russie (1762-1796) pousse son avantage aux dépens de l'Empire ottoman vers la mer Noire et vers la Crimée. De plus, elle intègre l'Ukraine et la Biélorussie.

Les guerres napoléoniennes et la défaite de Napoléon devant Moscou (1814) donnent à la Russie le statut de grande puissance européenne. Désormais, elle porte ses ambitions vers l'Asie en annexant le Caucase, la Géorgie, l'Arménie, l'Azerbaïdjan et le Daghestan. Au XIX^e siècle, la Russie continue son inexorable extension vers l'Orient.

En 1875, les Japonais échangent l'île de Sakhaline contre les îles Kouriles (traité de Saint-Pétersbourg). Les Japonais, forts de leur armée modernisée, mettent un terme aux prétentions russes en Orient lors de la guerre russo-japonaise (1904-1905). Pour la première fois de l'histoire, une armée occidentale est vaincue par un peuple autre qu'europpéen.

L'Union des républiques socialistes soviétiques

Cette guerre marque le déclin de l'Empire et aboutit à la révolution bolchévique. En mars 1918, Lénine signe avec l'Allemagne le traité de Brest-Litovsk qui cède au vainqueur l'Ukraine et la Biélorussie ainsi que les Pays Baltes et la Pologne (soit 26% de sa population). Après la défaite allemande en 1918, la Pologne, les pays Baltes et la Finlande deviennent indépendants. Mais l'Allemagne, en proie à des troubles sociaux, ne peut maintenir des troupes en Ukraine et en Biélorussie. L'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS), créée en 1922, en profite pour les annexer de nouveau au prix d'une éprouvante guerre civile. En 1939, Staline annexe l'Ukraine occidentale, la Carélie (Sud de la Finlande), la Moldavie ainsi que les pays Baltes, conformément au pacte germano-soviétique.

En 1944, l'URSS annexe les îles Kouriles du Sud et la Prusse orientale (Kaliningrad). L'URSS est alors à l'apogée de son expansion.

La Russie actuelle vit dans la nostalgie de ce glorieux passé colonial. Désormais, l'ambition russe semble se porter vers l'Arctique qui ouvre, dans un contexte de réchauffement climatique, des perspectives de voie commerciale. Cependant, Vladimir Poutine entend aussi regagner peu à peu les territoires perdus (Crimée et Caucase) et s'inscrit ainsi dans la mémoire collective russe comme un nouveau tsar conquérant.

Sous la haute direction de monsieur Jean-Marc Albert, professeur d'histoire de première supérieure

Expansion et contraction de l'espace russe



L'ARCTIQUE

0 250 500 750 Kilomètres



Les trous noirs

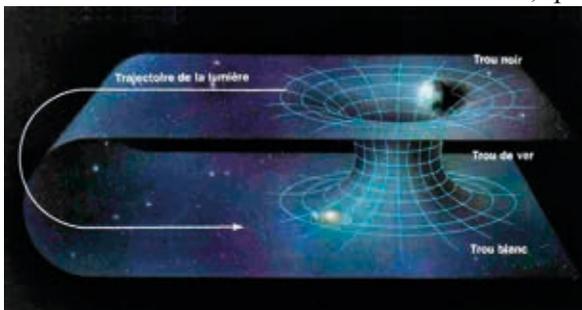
Le trou noir, considéré comme un accident ordinaire de l'espace-temps, est un phénomène invisible qui absorbe la matière et la lumière. Aujourd'hui, la recherche spatiale tente de les identifier et d'en étudier la structure et le fonctionnement afin de comprendre l'Univers et ses origines. Le 25 juin 2015, un satellite de l'Agence spatiale européenne (ESA) a pu observer le réveil cataclysmique d'un trou noir qui a provoqué une explosion de lumière d'une intensité rarement observée. Un phénomène dont on se demande s'il pourrait avoir des conséquences sur les satellites.

Formation des trous noirs et théories

La formation des trous noirs concerne les étoiles dont la masse initiale est supérieure à 40 masses solaires (M^*), soit une étoile sur dix mille. Au vu de leur masse, ces étoiles explosent en hypernova : leur compression gravitationnelle ne peut être compensée par les forces de répulsion des électrons ou des neutrons, et elles s'effondrent en écrasant la matière sur elle-même sans aucune résistance. Elles forment alors ce que l'on appelle un trou noir « stellaire ». Cette masse critique peut aussi être atteinte lors de l'accrétion⁽¹⁾ ou de la coalescence⁽²⁾ de deux étoiles à neutrons. Il existe différents types de trous noirs comme les trous noirs intermédiaires, dont le centre seulement s'est effondré, et les trous noirs géants, dits massifs ou supermassifs.

Selon la théorie des trous noirs primordiaux, des trous noirs microscopiques seraient apparus dans les premières secondes suivant le *big bang* comme des germes gravitationnels à l'origine des galaxies. Le physicien britannique Stephen Hawking estime que les micro trous noirs, du fait de leur petite taille, obéissent aux lois de la physique quantique et s'évaporent en perdant de la matière et de l'énergie – le rayonnement de Hawking. Une telle évaporation pourrait concerner à plus grande échelle l'ensemble des trous noirs. Une autre théorie, dite des « trous de ver », s'est imposée pour expliquer l'apparition de la matière dans notre Univers. À l'inverse des autres théories, qui envisagent le trou noir comme une

voie sans issue qui accumule ou annihile la matière, celle-ci estime que le trou noir forme un anneau offrant un passage vers d'autres Univers. Le pendant du trou noir serait alors l'apport de matière sous la forme de « fontaines blanches », à l'origine de la création d'Univers en cascade.



La détection spatiale des trous noirs

Un trou noir n'a pas de forme, de composition chimique ou de couleur. Seuls peuvent donc être repérés, sa masse, son moment cinétique et sa charge électrique. Lors de sa formation, un trou noir émet un rayonnement électromagnétique, aussi appelé « sursaut gamma », qui est observé depuis les années 1970. Depuis le milieu des années 1980, les satellites détectent aussi les flashes de rayonnement des étoiles, appelés les « *crêpes stellaires* », qui correspondent à l'absorption par un trou noir d'une étoile pesant entre 5 et 100 millions de M^* – au-delà de cette masse, la dislocation de l'étoile se fait à l'intérieur de l'horizon. Lorsque ces nuées de gaz ou d'étoiles tombent vers le trou noir en s'échauffant, absorbées par « la force des marées », elles peuvent créer d'impressionnantes illusions d'optiques. Pour détecter les trous noirs, les satellites embarquent des détecteurs de rayonnements de hautes énergies capables de repérer les sources X binaires. Il s'agit de systèmes d'étoiles doubles dont une composante, optiquement invisible et très compacte émet un flux important de rayons X, qui peuvent potentiellement correspondre à la transformation de la masse-énergie d'un objet absorbé, en rayonnement électromagnétique. Pour s'assurer qu'il s'agit bien d'un trou noir, celui-ci est « pesé » par les astrologues en procédant à un certain nombre de déductions. À la fin des années 2000, une vingtaine de trous noirs ont ainsi été détectés tels que *Cygnus X-1*, *A0620-00* ou *V404 Cygni* dans notre galaxie. En 2014, le plus important trou noir jamais observé a été repéré par le télescope spatial *Hubble* au sein d'une micro-galaxie. D'une masse de 21 milliards de M^* , il correspondrait à la compression d'une galaxie auparavant plus vaste.

Le projet le plus colossal reste celui de l'Agence spatiale européenne (ESA), prévu pour 2034 et intitulé LISA (*Laser Interferometer Space Antenna*), qui doit former autour du soleil un triangle de 5 millions de kilomètres de côté grâce à 3 satellites afin de détecter le passage des ondes gravitationnelles. Quant au projet de l'Organisation européenne pour la recherche nucléaire (CERN) mené à la fin des années 2000, à savoir la création de micro-trous noirs via son grand collisionneur de hadrons (LHC), il semble pour le moment avoir été abandonné faute de succès.

Il apparaît que seule l'unification des théories puisse un jour expliquer le fonctionnement des trous noirs, qui, ne cessant de grossir et l'Univers de s'étendre, devraient « finir » relégués aux fins fonds des plus lointaines galaxies.

1. Agglomération de matière donnant lieu à la création ou à l'accroissement d'un élément.
2. Phénomène où deux choses naturellement séparées s'unissent.

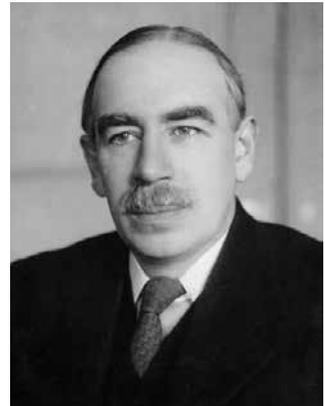
Sous la haute direction de monsieur Jacques Villain, membre de l'Académie de l'air et de l'espace

Principes de base de la théorie keynésienne (2)

Doctrine économique qui s'est largement répandue en Occident (à l'exception de l'Allemagne) après la deuxième guerre mondiale, le keynésianisme prône l'intervention de l'État en tant que moteur de la relance de l'économie. Sur le déclin durant les années 1970, ces théories semblent de nouveau connaître un certain succès en remettant en cause les politiques d'austérité actuelles menées afin de diminuer les déficits budgétaires.

Interventionnisme étatique

Ainsi, Keynes rompt avec la doctrine du « *laisser-faire, laisser aller* » et affirme que l'État doit jouer un rôle en relançant la demande par, à titre principal, l'investissement public (programmes d'infrastructures) et aussi la consommation (politique de redistribution, baisse des impôts en faveur des faibles revenus dont l'inclination à la consommation est plus forte). Toutefois, il insiste sur le rôle de régulateur de l'État et ne milite pas pour une vaste série de nationalisations. L'importance ne réside pas dans le fait que l'État possède l'appareil de production mais qu'il le dynamise.



8

Politique budgétaire et politique monétaire

L'État peut mener une politique de relance monétaire et agir sur la masse monétaire par l'intermédiaire de sa Banque centrale (qui n'est pas indépendante) en baissant le taux directeur en période de crise mais lorsque les taux sont trop faibles, un phénomène de thésaurisation « *trappe à liquidités* » se manifeste, ce qui limite la relance. Il faut donc privilégier la politique budgétaire avec, pour conséquence, des déficits budgétaires notamment par financement d'investissements publics quelle que soit leur utilité.

Ils permettent d'embaucher des chômeurs qui toucheront des salaires qu'ils dépenseront (relance de la demande).

Keynes était un économiste pragmatique, enseignant à Cambridge, journaliste et fonctionnaire du Trésor pendant les deux guerres mondiales. Il a étudié les problèmes du moment : les réparations imposées à l'Allemagne lors du premier conflit qu'il dénonçait comme déstabilisantes pour l'Allemagne et pour l'Europe ; la réévaluation de la livre sterling par W. Churchill en 1925, ruineuse pour les exportations britanniques ; le chômage des années trente et, enfin, le risque de désordre monétaire international après la fin de la deuxième guerre qu'il proposa de combattre à la conférence de Bretton Woods de 1945, par la création d'une monnaie internationale, le bancor, se heurtant alors à la volonté américaine de donner ce rôle au dollar.

L'essentiel de son apport, qu'on qualifie parfois de « révolution keynésienne » réside dans la nouveauté d'un raisonnement en termes macroéconomiques : l'Offre globale (Production + Importation) et la Demande globale (Consommation + Investissement + Exportation).

Après la seconde guerre mondiale, une politique dite keynésianiste s'inspirant des idées de Keynes s'est largement répandue en Occident (à l'exception de l'Allemagne). Mais les politiques de relance se sont effacées après la décennie 1970, perturbée par les chocs pétroliers, qui vit la conjugaison de deux maux : inflation et chômage. Elles connaissent de nouveau un certain succès en tant que moyen de critique des politiques dites d'austérité afin de diminuer les déficits budgétaires européens. Mais la situation contemporaine financiarisée et mondialisée ne correspond plus au monde de Keynes. Des courants théoriques s'efforcent d'adapter et de poursuivre son analyse : nous avons ainsi des néo-keynésiens, des post-keynésiens, des nouveaux-keynésiens.

Bombarder ou occuper (3)

L'opération *Linebacker*

L'opération *Rolling Thunder* s'achève en octobre 1968, sans résultats probants, voire sur un constat d'échec. Trois années de bombardements n'ont pas permis de faire venir à résipiscence le Nord-Vietnam. Bien au contraire, en février 1968, alors que *Rolling* se poursuit toujours, les Nord-Vietnamiens lancent une offensive dévastatrice en pleine fête du Têt. À la même époque, les effectifs terrestres déployés en Asie du Sud-Est sont de 500 000 hommes, chiffres qui montrent bien que l'offensive aérienne stratégique, si prolongée qu'elle ait été, n'a en rien permis aux États-Unis de réduire leur effort au sol.

Les raisons d'un échec

Le président Johnson s'est refusé, pendant tout le temps qu'a duré cette campagne aérienne, à faire procéder à des bombardements intenses, comme les chefs de l'*US Air Force* le lui ont conseillé. Aussi, dès la fin de *Rolling Thunder*, les critiques à l'égard de cette attitude fusent-elles. Les aviateurs rejettent l'absence de succès sur la pusillanimité du pouvoir politique et sa propension à intervenir dans les affaires militaires jusqu'au niveau des choix tactiques. En réalité, une des raisons principales de l'impasse dans laquelle se sont retrouvés les responsables américains est d'avoir pensé que la destruction de quelques dizaines de cibles sur le territoire d'un pays en voie de développement pouvait contraindre les dirigeants d'Hanoï à traiter. En procédant à des opérations de bombardement industriel contre un État plongé dans une guerre révolutionnaire et en pensant qu'ils obtiendraient ainsi la victoire, les Américains ont bel et bien commis une erreur d'appréciation.

La nouvelle donne de Nixon

Arrivé au pouvoir en janvier 1969, Richard Nixon poursuit, dès le début de son mandat, un objectif précis à l'égard du problème vietnamien : extraire son pays du guêpier asiatique dans les meilleurs délais possibles. Le socle de cette politique réside dans la vietnamisation, qui consiste à accroître les effectifs et les moyens de l'armée sud-vietnamienne de façon à permettre un désengagement progressif des forces armées américaines. Jusqu'au début de 1972, les frappes de l'*US Air Force* et de l'*US Navy* sur le territoire ennemi ne revêtent qu'un caractère ponctuel. Toutefois, le déclenchement d'une offensive terrestre d'une ampleur comparable à celle du Têt contre le Sud, au printemps de cette année, entraîne une réaction violente de la part de la Maison-Blanche. C'est ainsi que Nixon décide d'avoir recours à la puissance

aérienne pour contraindre les Nord-Vietnamiens à se montrer plus souples dans les négociations de paix engagées à Paris dès le printemps 1968, partant du constat que « *le Nord négociait uniquement lorsque la pression s'intensifiait, en particulier chaque fois que l'Amérique reprenait ses bombardements...* »

Linebacker I et II

Tel est le but poursuivi par les opérations *Linebacker I et II*, menées respectivement d'avril à octobre puis en décembre 1972. Cette fois, les aviateurs américains engagent des moyens considérables, dont des bombardiers stratégiques *B-52*, qui ne se sont encore jamais risqués dans les régions d'Hanoï et d'Haiphong. Les cibles visées concernent quant à elles les ouvrages d'art, les voies de chemin de fer, les dépôts de carburant, les entrepôts, les gares de triage, le matériel ferroviaire, les moyens de transport routier, les centrales électriques, un oléoduc venant de Chine et, ce que Johnson n'a jamais accordé, le minage des ports vietnamiens.

Les résultats de cette formidable entreprise sont pour le moins controversés. L'ambassadeur George H. Aldrich, un des adjoints du secrétaire d'État Kissinger à la conférence de Paris, souligne : « *Avant Linebacker II, les*



Bombardier *B-52*
pendant l'opération
Linebacker II

Nord-Vietnamiens étaient intransigeants, gagnant du temps et refusant même de discuter d'une rencontre formelle. Après Linebacker II, ils étaient ébranlés, démoralisés et soucieux de reprendre les discussions. Ils avaient compris au bout du compte qu'ils se trouvaient en guerre avec une superpuissance. Si nous avons commis une erreur, ce fut sans doute d'avoir mesuré l'usage de notre puissance aérienne auparavant. » La grande campagne aérienne conduite en 1972 a-t-elle convaincu Hanoï de négocier ? Pour les aviateurs, la conviction est devenue certitude ; mais une étude sérieuse et objective réalisée par la *Rand Corporation* soutient que le recours au bombardement stratégique contre le Nord a obtenu des résultats bien moins importants que ce qui a été avancé par les politiques et les militaires américains.

La polémique n'est pas près de s'éteindre. Elle n'est que le reflet de l'abîme qui sépare adversaires et partisans de la puissance aérienne et se retrouve dans la récurrence des débats qui les opposent, tant en ce qui concerne les campagnes menées sur l'Allemagne et le Japon pendant la seconde guerre mondiale que la campagne du Kosovo entre mars et juin 1999.

Morale et éthique : différences et complémentarité

Si l'on se fie à leur étymologie, il n'y a guère de différence entre la morale et l'éthique. La première renvoie au latin *mos, moris* et désigne les mœurs, le comportement ; la seconde nous vient du grec *ethos* qui traduit la manière de se comporter. Cette ressemblance n'est pas infondée : l'éthique comme la morale tentent de définir la meilleure manière d'agir sans pour autant y parvenir de la même manière.

Du point de vue des représentations qu'elle peut suggérer, la morale a de quoi alimenter un paradoxe. Sa forme impérative inspire souvent la rigueur voire la rigidité. Quand quelqu'un nous « fait la morale », il n'est pas rare que cela se manifeste par des reproches, que nous ayons omis ou négligé de faire quelque chose, ou bien au contraire que nous ayons commis un acte répréhensible. Mais si les « leçons » auxquelles elle peut donner lieu ne soulèvent pas l'enthousiasme, elle est aussi ce que l'on peut unanimement réclamer, comme on l'observe à la suite de cas avérés de corruption et d'autres scandales financiers, lorsque de nombreuses voix s'élèvent pour réclamer une « moralisation » de la vie politique ou de la finance. Comment l'expliquer ? La morale se fonde sur une certaine conception du bien et du mal, qui va inspirer un ensemble de règles qui prescrivent (tu dois) ou proscrivent (tu ne dois pas) en vue de s'orienter dans notre manière d'agir envers les autres et envers nous-même. Si ses règles nous contraignent, nous donnant l'impression de brimer notre liberté, elles fondent aussi un cadre qui nous rassure : dans une société qui réproouve le meurtre, je redoute tout de même moins de perdre la vie au coin de la rue... Emmanuel Kant estime que la morale est une preuve de la liberté humaine : c'est parce que je suis capable de me donner et de suivre des règles parfois contraires à ma nature que je me manifeste comme un être qui n'est pas absolument soumis à ses instincts. La morale est ainsi ce qui peut m'amener à porter secours à quelqu'un que je n'aime pas, là où mon naturel pourrait plutôt m'inciter à profiter de la situation. Paul Ricœur va encore plus loin, lorsqu'il affirme que le caractère impératif des règles morales rend possible une créativité : « *L'interdiction : "tu ne tueras pas" me laisse libre d'inventer les actions positives dont le champ est ouvert par l'interdiction elle-même : quoi faire pour ne pas tuer ?* ».

Alors que la dimension collective et sociale est très forte dans la morale (on en hérite, on la transmet) et qu'une fois qu'elle a constitué ses règles – certes susceptibles d'évoluer – elle se présente comme une *normativité* (elle tranche entre ce qui est faisable ou pas), l'éthique relève davantage d'un *processus* tâtonnant, par lequel je vais rechercher le mieux que je puisse faire dans une situation donnée et qui se joue d'abord à un niveau individuel. Paul Ricœur identifie deux phases : l'éveil à une *intention* éthique, qui va rendre possible ensuite une *démarche* éthique. Pour entrer dans une intention éthique, il faut une prise de conscience (l'importance de découvrir sa liberté pour chaque homme) et un désir (désirer la liberté de l'autre autant que la mienne). Imaginons : je suis un soignant et je fais face au refus de soin d'un patient. Si je n'ai pas à cœur de tenir compte de sa liberté, il n'y aura pas de problème éthique : je vais le soigner quand même.

La démarche éthique est donc la recherche d'un positionnement, étant donné des valeurs, pour prendre une décision en vue d'une action qu'on espère la meilleure possible. Il est légitime d'agir en faveur de la santé et de la vie, comme le fait le soignant ; mais il est légitime d'écouter le patient et de respecter sa liberté. « *Toute l'éthique, écrit Ricœur, consiste à faire advenir la liberté de l'autre comme semblable à la mienne* » ; le problème, dans le cas évoqué, vient de ce que si je fais l'un, je ne peux pas faire l'autre : si je soigne le patient, je ne l'écoute pas, mais si je l'écoute, je renonce à remplir ma mission de soignant qui est d'agir en faveur de sa santé. La démarche éthique porte le souci de tenir compte de chacun et de comprendre comment concilier des valeurs toutes aussi légitimes les unes que les autres. Cette démarche est souvent délicate, frustrante même, car il faut faire des choix, sans qu'il y en ait un qui s'impose : il n'y a pas de « bonne » solution. C'est pourquoi, lorsque le comité éthique d'un hôpital rend un avis, il ne peut être que consultatif.

L'éthique est donc elle aussi créative, puisqu'elle cherche à définir la meilleure manière d'agir possible dans des situations singulières ou inédites, en se fondant sur une intention, celle de respecter les libertés. Morale et éthique sont ainsi complémentaires : la première nous éduque à des valeurs, qui nous permettront de poser un problème éthique, la seconde pourra ouvrir la voie, grâce à la réflexion qu'elle mène, à l'évolution des règles de la morale.

La réforme territoriale

Avec l'évolution du paysage français et la concentration de la population sur 20 % du territoire, les quatre échelons administratifs locaux de la décentralisation – les communes, les intercommunalités, les départements et les régions – ont fini par constituer un empilement administratif qui nuit à l'efficacité de l'action publique des territoires. Pour lutter contre ce « millefeuille territorial », le président de la République a mis en place une importante réforme qui modifie l'architecture territoriale afin de réduire les dépenses publiques et de mieux répondre aux besoins des citoyens.

Les trois volets de la récente réforme des collectivités territoriales

– 1^{er} volet : la loi dite de modernisation de l'action publique territoriale et d'affirmation des métropoles (MAPTAM) du 27 janvier 2014

Au-delà des mesures de modernisation adoptées, dix communautés d'agglomérations accèdent au statut de métropoles. Il s'agit des métropoles de Lille, de Rouen, de Brest, de Rennes, de Nantes, de Bordeaux, de Toulouse, de Montpellier, de Grenoble et de Strasbourg – bientôt rejointes par celle de Nice – qui ont vu le jour en janvier 2015. Leur rôle est d'œuvrer à la croissance et à la promotion du territoire à travers des actions dans les domaines de la voirie, du transport, du développement des ressources universitaires, de la recherche ou encore de l'innovation. La métropole de Lyon – le Grand Lyon – a, quant à elle, acquis un statut particulier qui l'assimile à une collectivité territoriale. En janvier 2016, ce sera au tour du Grand Paris et d'Aix-Marseille-Provence d'acquiescer ce même statut particulier.

– 2^e volet : la loi du 16 janvier 2015 relative à la délimitation des régions, aux élections départementales et régionales et modifiant le calendrier électoral

Cette loi, adoptée fin 2014, a permis de réduire le nombre des régions, qui sont passées de vingt-deux à treize. Sept nouvelles régions ont ainsi été créées à partir du regroupement de deux ou trois régions existantes. Les six restantes sont restées inchangées. Le regroupement a pour objet principal de réaliser des gains d'efficacité et d'atteindre une taille suffisante pour exercer leurs compétences de manière efficace.

Les régions auront désormais des responsabilités accrues dans les domaines de l'entreprise, de la formation professionnelle, de l'emploi, des transports, de l'aménagement ou encore de l'école. Elles sont chargées de l'élaboration d'un schéma régional en matière de développement écono-

mique, d'innovation et d'internalisation (SRDEII) et sont devenues, grâce à la loi de modernisation, une autorité de gestion des fonds européens.

– **3^e volet : la loi portant sur la nouvelle organisation territoriale de la République (NOTRe) du 16 juillet 2015**

Cette loi, qui vise à clarifier les compétences des différents échelons territoriaux, met notamment en place :

– **la suppression de la clause de compétence générale**

Cette clause, supprimée pour les départements et les régions, réduit leur champ d'intervention dans les domaines de l'action publique afin de limiter les échelons et les doublons de compétence et d'alléger les dépenses publiques. Les conseillers territoriaux siègent à la fois au conseil général et au conseil régional pour une meilleure coordination.

– **le renforcement des communes**

La commune reste le seul échelon à conserver la clause de compétence globale en tant qu'échelon de base de la République et de la démocratie locale. Elle est encouragée à se regrouper avec d'autres communes au sein d'un établissement public de coopération intercommunale (EPCI) selon la proposition de loi dite des « communes nouvelles » qui favorise toute démarche de rationalisation.

Depuis janvier 2014, les 36 700 communes sont regroupées en intercommunalités – communautés de communes, agglomérations urbaines ou métropoles – dirigées par des conseillers communautaires.

La réforme territoriale à l'horizon 2017

– la taille et les compétences des intercommunalités seront augmentées afin de leur permettre de mener des actions d'envergure au niveau des bassins de vie et de générer des économies de gestion dans les services dédiés aux citoyens (eau, déchets, transports...);

– les sous-préfectures seront remplacées par les maisons de l'État, qui regrouperont les services administratifs afin de maintenir une présence étatique sur le territoire ;

– les départements devront orienter leur action vers la solidarité sociale (prévention, soutien aux personnes fragilisées...) et territoriales (développement de la capacité d'ingénierie en soutien aux communes) ;

– la forme de chaque Conseil départemental dépendra du paysage territorial. Il pourra fusionner avec une métropole, devenir une fédération d'intercommunalités ou être maintenu tel quel, notamment dans les départements ruraux. Quant aux conseils généraux, ils devraient disparaître aux alentours de 2020.

Sous la haute direction de madame Odile Fuchs-Taugourdeau, magistrate, présidente de chambre à la cour administrative de Paris

La tectonique des plaques

Jusqu'au XIX^e siècle, les scientifiques invoquent le catastrophisme - la théorie biblique - pour expliquer la formation des continents. Les contours de l'ensemble des continents viennent d'être cartographiés et, lorsque l'on observe un globe terrestre, on remarque que certaines parties présentent des contours qui pourraient s'emboîter comme un puzzle si on les rapprochait. Fort de ce constat, le géographe allemand Wegener (1880- 1930) propose, en 1915, une nouvelle théorie qui repose sur la « dérive des continents ». En 1960, les idées de Wegener sont reformulées par la communauté scientifique au profit de la « tectonique des plaques terrestres » ou la « tectonique des plaques marines ».

La tectonique des plaques

Il y a 250 millions d'années, un continent unique, la Pangée, est entouré d'un océan, le Panthalassa. La Pangée va se fractionner et donner naissance à une mer intérieure nommée Téthys. Au nord de cette mer se trouve la Laurasia, qui regroupe les formes anciennes de l'Amérique du Nord, l'Asie et l'Europe. Au sud, le Gondwana rassemble ce qui deviendra l'Afrique, l'Australie, l'Amérique du Sud, l'Inde et la péninsule Arabique.

Au début de l'ère secondaire, Téthys s'élargit et sépare les deux continents. Il y a environ 140 millions d'années, l'Amérique, c'est-à-dire la plaque américaine, s'écarte de l'Europe, portée par la plaque eurasiatique, et entre les deux continents apparaît l'océan Atlantique. C'est à l'occasion de leurs « dérives » que certaines plaques entrent en collision et donnent ainsi naissance à des chaînes comme celles des montagnes alpines et andines.

Au Tertiaire, la plaque indienne passe sous l'eurasiatique, ce qui provoque l'apparition de l'Himalaya. Au Nord, la Téthys se referme et s'assèche doucement alors que la plaque africaine et la péninsule Arabique se soudent. Il y a approximativement 5 millions d'années, une faille au niveau du détroit de Gibraltar ouvre une mer intérieure qui devient la mer Méditerranée.

La mer Rouge sépare la péninsule arabe du reste du continent africain au moment où les deux Amériques fusionnent. Un affaissement au cœur de l'Afrique de l'Est donne naissance à la *Rift Valley*, dont les sédiments, découverts par l'érosion, se révèlent riches en fossiles d'hominidés, ancêtres du genre Homo.



Fonctionnement

Ainsi, la tectonique des plaques suppose l'existence de plaques rigides et froides, qui constituent la lithosphère, la partie extérieure de la croûte terrestre. Ces plaques reposent sur l'asthénosphère, un manteau de magma visqueux, chaud et dense. Comme un liquide que l'on chauffe est soumis à des mouvements, dits de convection, le magma de l'asthénosphère, chauffé pour l'essentiel par la radioactivité interne au globe, subit cette convection, ce qui met en mouvement la lithosphérique à sa surface.

Les dorsales marines, que l'on trouve là où les plaques s'écartent, sont les endroits propices pour observer ces différents types de déplacements. Ainsi, le magma venu du manteau terrestre remonte le long de la dorsale et il refroidit au contact de l'eau jusqu'à devenir une nouvelle plaque qui repousse vers le fond les plus anciennes. En se poussant de la sorte, les plaques s'écartent les unes des autres à raison de quelques centimètres par an.

Cependant, cette expansion ne provoque pas une augmentation du rayon de la Terre : il existe donc des endroits où les plaques s'enfoncent et se chevauchent. Les plaques en dessous plongent dans l'asthénosphère où elles se réchauffent avant de fondre, ce qui crée le phénomène dit de subduction. Cette zone de contact engendre de puissants séismes et provoque sur le plateau continental l'émergence de montagnes telles que l'Himalaya ou les Andes. Elle forme de profondes fosses marines qui entourent l'océan Pacifique ; les scientifiques appellent cette formation « la ceinture de feu ».

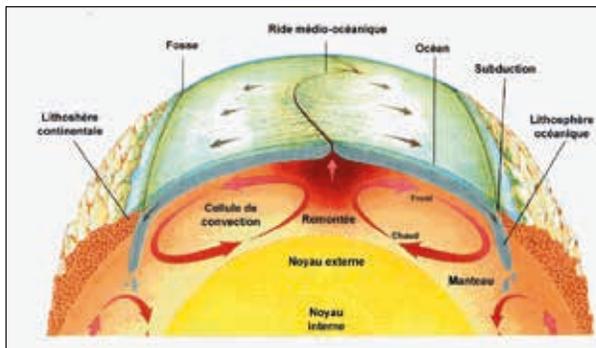
Le phénomène dit de transcurrence, qui correspond à l'endroit où deux plaques glissent l'une contre l'autre en provoquant de nombreuses fractures, est remarquablement visible en Californie, sur la tristement célèbre faille de San Andréas.

Il est donc plus aisé, avec les techniques actuelles, de prévoir les endroits où peuvent se produire éruptions volcaniques et mouvements sismiques, à savoir les zones de contact entre plaques.

La connaissance de ces risques

entraîne la mise en place d'une politique de prévention dans les normes de construction (au Japon notamment) qui vise à protéger les populations civiles.

Sous la haute direction de monsieur le doyen Jean-Yves Daniel, inspecteur général de l'Éducation nationale



Montesquieu (1689-1755) : *L'Esprit des lois*

Montesquieu est un homme curieux qui s'intéresse à de nombreux sujets comme la science, la philosophie et le droit. Mais ce XVIII^e siècle est marqué par la volonté de trouver des règles immuables pour gouverner. Montesquieu n'échappe pas à cet attrait et dresse dans *L'Esprit des lois* (1748) un inventaire juridique des lois.

Charles Louis de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, est né le 18 janvier 1689 dans le château de La Brède en Gironde. Après des études de droit, il devient président au parlement de Guyenne en 1716. Devenu académicien en 1728, il entreprend de nombreux voyages en Europe au cours desquels il côtoie les différents systèmes politiques en vigueur à l'époque : la féodalité en Hongrie, la république à Venise et en Hollande, enfin, les monarchies allemande et anglaise. Riche de ces expériences, il décide, en 1748, de rédiger *L'Esprit des Lois*, une encyclopédie de science politique.



Il entretient aussi une correspondance avec l'impératrice Catherine de Russie qui avoue s'être inspirée de *L'Esprit des lois* pour réformer son pays. Montesquieu s'éteint à Paris le 10 février 1755.

L'Esprit des lois

Dans *L'Esprit des Lois*, Montesquieu ne cherche point « *le corps des lois, (...) mais leur âme* ». Ainsi il entend éliminer tout hasard dans la façon de gouverner un pays en édictant des principes universels. Son écrit, conçu comme un ouvrage de science, est riche de trente et un livres divisés en six parties. Il traite les sujets par ordre croissant de complexité. Le livre I, introductif, est consacré à la notion de loi. « *La loi, en général, est la raison humaine, en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la terre ; et les lois politiques et civiles de chaque nation ne doivent être que les cas particuliers où s'applique cette raison humaine* ».

Les livres II à XIII définissent *la nature du gouvernement et son principe*.

Les livres IX et XXV abordent plusieurs aspects originaux comme la géographie, la démographie, la nature des terrains ou le climat, qui peuvent agir sur les hommes et par là-même sur les lois. À cette contrainte géographique s'ajoute le poids des religions ou les coutumes ancestrales des habitants. « *Plusieurs choses gouvernent les hommes : le climat, la religion, les lois, maximes du gouvernement, les exemples des choses passées, les mœurs et les manières ; d'où il se forme un esprit général qui en résulte* ».

Enfin, les livres XXVI et XXXI étudient l'évolution des lois, de l'époque romaine à la féodalité.

L'idéal démocratique

Dans cet ouvrage, Montesquieu élabore un catalogue de régime politique sans que l'on sache réellement lequel trouve grâce à ses yeux. Toutefois, il réfute « *l'esprit d'inégalité, qui la mène à l'aristocratie ou au gouvernement d'un seul, et l'esprit d'égalité extrême, qui la conduit au despotisme d'un seul comme le despotisme d'un seul finit par la conquête* ».

Il admire aussi les démocraties antiques mais, selon lui, leur modèle ne peut pas s'appliquer dans un État moderne. L'idéal de Montesquieu serait donc une monarchie où la noblesse réunie dans un parlement pourrait s'opposer aux décisions du roi. Il espère garantir la liberté par un *juste équilibre* en donnant au parlement certains privilèges. Il propose aussi de séparer « *les trois sortes de pouvoirs : la puissance législative (le gouvernement), la puissance exécutive des choses qui dépendent du droit des gens (le peuple) et la puissance exécutive de celles qui dépendent du droit civil (les juges)* ».

La pensée de Montesquieu est loin d'être révolutionnaire – l'Angleterre applique depuis longtemps le principe de séparation des pouvoirs – mais elle éveille les consciences à la recherche d'une nouvelle forme de démocratie. L'influence de Montesquieu dans la France révolutionnaire est considérable ; en témoigne l'article 16 de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789 : « *Toute société dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs, n'a point de Constitution.* »

Ivan Serguéïévitch Tourgueniev

Après sa mort, Tourgueniev (1818-1883) est considéré comme un écrivain fade et dépassé sur les questions idéologiques de son époque. Néanmoins, la découverte de ses lettres a mis en lumière ses convictions et sa grande sensibilité. Ses créations littéraires apparaissent aujourd'hui comme la transmutation à la fois caricaturale et poétique du banal, comme l'expression de ses valeurs et de ses paradoxes.

Un gentilhomme russe idéaliste aux influences occidentales

De prime abord, Tourgueniev semble être un écrivain que l'on qualifierait de typiquement russe. Ses personnages répondent en effet à un modèle social caractéristique qui imprègne ses romans de l'identité russe. Néanmoins, ses amitiés allemande et française – dont notamment sa maîtresse Pauline Viardot –, sa formation intellectuelle auprès d'idéalistes hégéliens et ses préoccupations occidentalistes en font un écrivain russe européanisé. S'il s'offusque souvent dans ses romans des valeurs occidentales qu'il considère comme fausses, c'est avant tout par patriotisme, dans une sorte d'idéalisation sentimentale de son pays. Sa vie sur les terres de la province d'Orel près de Moscou, dirigées par sa mère avant qu'il ne devienne lui-même maître du domaine, lui a inspiré le thème paysan et le désir de décrire les injustices de la campagne. Pour cet écrivain contemplatif et moraliste, la nature est un élément fondamental. Le lyrisme est omniprésent dans son œuvre et décrit l'osmose entre l'homme et la nature. L'évocation de la vie de la terre, qui occupe toute la première partie de son œuvre, est l'occasion de décrire les mauvais traitements subis par les paysans dans les campagnes dont il a eu l'amère expérience auprès de sa « noble » mère. Despotique, elle semblait en effet se complaire à maltraiter ses milliers de *moujiks*. Le gentilhomme russe n'émet cependant pas de critiques et se contente de dépendre des scènes rustiques souvent anodines, comme dans *Les Récits d'un chasseur* (1847-1852). Il estime en effet que la description de l'injustice a valeur de critique.

La critique de la Russie et de ses « hommes de trop »

En revanche, l'écrivain dénonce de façon plutôt virulente ce qu'il considère comme les deux principaux travers de la société russe : le manque d'engagement personnel qui forge l'inutilité du gentilhomme de province et le nihilisme de la jeune génération qui refuse les valeurs traditionnelles et l'ordre patriarcal. Ces deux catégories de personnes constituent pour lui les « hommes de trop ».

– *L'homme inutile*

Le titre le plus évocateur de cette inutilité reste celui-ci : *Journal d'un homme de trop* (1850). Il y décrit des gentilshommes russes sans culture et sans vocation, incapables de la moindre tâche productive et indifférents à la réalité russe, à l'instar de Tchoulkatourine, victime d'un ennui accablant. Tourgueniev souhaite montrer que l'utilité des actions humaines ne peut venir que d'un réel engagement personnel, moral et psychologique. Il illustre cette conviction dans *Roudine* (1855), en montrant qu'il est nécessaire de se connaître soi-même et de connaître son pays pour pouvoir mener une action politique utile. Dans *À la veille* (1858), il s'attache à proposer une antithèse de l'homme inutile à travers son personnage d'Insarov dont l'engagement dans la défense de son pays est total.

– *L'homme nihiliste*

Dans son roman d'architecture complexe, *Pères et Enfants* (1862), Tourgueniev se positionne en faveur de la tradition patriarcale russe et contre le nihilisme de la jeune génération, représentée par Bazarov⁽¹⁾, considéré comme le premier personnage nihiliste de l'histoire. Si la notion de nihilisme existait depuis la fin du XVIII^e siècle, Tourgueniev lui a donné un sens politique avec le refus des valeurs bourgeoises. Pour l'écrivain russe, le nihilisme signifie, en effet, le refus des principes de la noblesse et de l'autorité ainsi que l'adhésion au positivisme. La dureté qu'il exprime envers cette jeune génération, qu'il tourne parfois en ridicule, lui a valu de violentes critiques. Il considère en effet ces révolutionnaires, et parfois même la Russie entière, comme des entités stériles et incapables de la moindre création. Dans son dernier roman, intitulé *Terres vierges* (1877), il montre une plus grande sympathie aux jeunes gens qui veulent réformer la société ; néanmoins, il mène son héros au suicide car le personnage assiste, impuissant, au délitement de ses convictions et à l'échec annoncé de son entreprise. Son bilan sur le sujet est bien terne : ces individus font partie des hommes inutiles. Ce sont en effet des « *romantiques du réalisme* » qui ne possèdent pas l'esprit avisé et pratique qui permet de construire l'avenir.

Le « *bon Moscove* », en quête de puissance créatrice, souhaitait en dépit de sa virulence au changement, un monde plus juste dont les vellétés s'illustrent dans la bulle lyrique.

1. Personnage principal de l'œuvre, opposé à la fois aux idées libérales et aux valeurs traditionnelles.

La Russie sous Catherine II

Catherine II, née princesse allemande, devient tsarine de Russie en 1762. Cette souveraine, bien qu'éclairée par les écrits de Montesquieu et Voltaire, gouverne son pays d'une main de fer. Elle demeure encore aujourd'hui dans le cœur des Russes la tsarine qui a fait de son pays une grande puissance européenne.

« Être immortel, tout-puissant, éternel qui fais les grandes destinées (...) conserve à l'univers (...) cette grande souveraine (...), accorde-lui de longues années (...) et une félicité durables. Ainsi-soit-il ».

Lettres à Falconet, Diderot, 1708

Une princesse allemande devenue impératrice

Rien ne prédestinait la princesse allemande Sophie Frédérique Augusta d'Anhalt-Zerbst à devenir Tsarine de toutes les Russies. C'est en réalité la tsarine Élisabeth I^{re} qui choisit de faire épouser à son neveu Pierre – le successeur au trône de Russie – une jeune princesse allemande.

Celle qui, jusque-là, était une princesse protestante se convertit le 28 juin 1744 à la religion orthodoxe, avant de prendre officiellement le nom de Catherine Alexeïvna et d'épouser Pierre, le 21 août 1745. Assez éloignée de son mari tant par ses idées politiques que par son tempérament, Catherine est très bien informée de la situation de la Russie et très à l'écoute de son peuple ; elle réussit ainsi très vite à séduire l'aristocratie par sa dévotion envers la religion orthodoxe et par son amour pour la culture russe. À l'inverse, son mari, le tsar Pierre III, se rend impopulaire en prenant des mesures qui indisposent l'élite russe : il impose par exemple le port de l'uniforme prussien à son armée, interdit aux religieux de porter la barbe et supprime les icônes des églises. La seule mesure (*oukase*) satisfaisant la noblesse est la suppression de l'obligation de servir son pays. Pierre III en vient très vite à se méfier de la tsarine qui vit en résidence surveillée au palais de Peterhof, mais, le 28 juin 1762, elle renverse son mari avec l'aide de la Garde impériale commandée par son amant Orlov. Pierre III est jeté en prison avant d'être assassiné peu après.



DR

Un règne dans les pas de Pierre le Grand

La Russie est alors un espace hétérogène contrôlé en partie par l'armée. Les révoltes et les émeutes sont courantes chez les peuples récemment sou-

mis (Tatares, Kirghizes) ou chez les paysans asservis. Catherine doit donc composer avec cette diversité pour imposer sa volonté.

Elle n'approuve pas les idées politiques développées par les Lumières et elle ne soutient pas la Révolution française qu'elle considère comme « *égrillarde* ». Ainsi, elle n'abolit pas le servage qui lie, depuis 1649, le paysan (*moujik*) et ses descendants au propriétaire de la terre. Mais elle édicte en 1785 la *Charte de la noblesse* qui offre la possibilité à cette dernière de présenter des pétitions au roi. La même année, la *Charte des villes* confère l'autonomie à certaines cités. Enfin, elle réorganise l'administration en donnant de nouveaux pouvoirs au Gouvernement et lève des impôts importants sur les *moujiks* pour financer l'économie.

À plusieurs reprises, le règne de Catherine II est secoué par des révoltes dans les campagnes, que la tsarine n'hésite pas à réprimer avec brutalité. En 1774, les cosaques du Don, menés par Emelian Pougatchev, reprennent les revendications des paysans ; ils pillent et ravagent les forteresses de l'Oural avant d'être finalement battus par l'armée impériale. En septembre, Emelian Pougatchev est exhibé à Moscou dans une cage avant d'être décapité et démembré à la hache le 21 janvier 1775.

Catherine veut également s'inscrire dans les pas de Pierre le Grand, en augmentant les possessions de son empire : elle s'empare ainsi du territoire polonais et affaiblit l'Empire ottoman par l'annexion de la Crimée en 1783. Catherine II meurt le 17 novembre 1796 : au cours de son règne, elle a ajouté plus de 518 000 km² de territoires à la Russie.

Bilan contrasté

Voltaire dit de Catherine II que c'est la *Sémiramis*⁽¹⁾ du Nord. Cette fascination des philosophes des Lumières pour la tsarine traduit aussi la passion des intellectuels français pour la culture russe. En fin de compte, le bilan de Catherine II est contrasté : elle a essayé de développer l'économie russe mais elle s'est heurtée à l'archaïsme de la société, obstacle à un réel décollage économique. De plus, les nombreuses campagnes militaires menées par Catherine II ont achevé de vider les caisses de l'État.

Bien des légendes entourent cette reine, notamment son goût pour les plaisirs de la chair – on lui attribue dix-sept amants. Cependant, elle demeure encore aujourd'hui dans le cœur des Russes l'égale de Pierre le Grand, et la tsarine qui a fait de son pays une grande puissance européenne.

1. La reine de Babylone qui, selon la légende, a construit les jardins suspendus.

Le « Normandie-Niémen »

Au lendemain d'une humiliante défaite, des jeunes hommes, venant d'horizons divers et peu aguerris, s'engagent au sein du *Normandie-Niémen* pour écrire une des plus belles pages de l'histoire militaire française. Les aviateurs de cette prestigieuse unité, aujourd'hui engagés dans l'opération *Chammal*, sont les héritiers de ces pilotes et mécaniciens audacieux partis vers l'inconnu pour défendre l'idéal démocratique français et pour lutter contre la barbarie nazie.

« Je suis exilé et condamné à mort dans mon pays, par un régime fasciste. Il serait de la plus absurde hérésie que je ne sois pas un combattant pour l'humanité. »

Marcel Lefèvre, pilote mort le 5 juin 1944

Naissance du « Normandie » en Russie

En 1942, le général Martial Valin, conscient que le rayonnement de la France passe par une présence aérienne sur l'ensemble du front, propose au général de Gaulle et obtient son accord pour la création du groupe de chasse « Normandie », une unité de combat implantée en Union soviétique. Après un long parcours depuis Londres, ou depuis l'Afrique et le Levant, treize pilotes et quarante-deux mécaniciens atterrissent en novembre 1942 à Ivanovo, un terrain d'aviation situé à 250 km de Moscou.

Les Soviétiques présentent plusieurs appareils aux Français mais les pilotes choisissent le *Yak-1*, un avion rustique mais terriblement maniable au combat. Pendant deux mois, ils se familiarisent au maniement de cet appareil. Les Français déconcertent les Soviétiques par leur style de pilotage. En effet, ils sont audacieux, imprévisibles et osent des figures impossibles. La chasse soviétique, disciplinée et rigoureuse, s'inspirera bientôt de ce type de pilotage.

À l'épreuve du feu

La première victoire du « Normandie » est obtenue le 5 avril 1943. Mais c'est en juillet 1943, lors de la bataille d'Orel, alors que l'Armée rouge passe à l'offensive, que le groupe de combat français produit un effort considérable avec jusqu'à cinq sorties par jour. Elle obtient 17 victoires mais perd 11 pilotes, dont le chef du groupe, le commandant Tulasne. La preuve est désormais faite de l'efficacité du groupe de chasse qui s'enrichit d'une quatrième escadrille, devenant ainsi un régiment. Les mécaniciens français sont remplacés par des mécaniciens russes. Une longue amitié lie ces équipages hétéroclites forcés de travailler dans des conditions climatiques extrêmes. Les mécanos russes, reconnaissants envers ces pilotes français venus de si loin pour se battre à leurs côtés, travaillent jour et nuit pour remettre en état les avions endommagés. Le 15 juillet 1944, lors d'un transfert de l'escadrille, le

pilote Maurice de Seynes décide de convoier son mécanicien Vladimir Biezoloub. Mais, peu après le décollage, l'avion prend feu ; la tour de contrôle ordonne au pilote de s'éjecter mais ce dernier refuse sous prétexte que son mécanicien n'est pas équipé de parachute. L'avion s'écrase au sol. Les deux hommes, l'aristocrate et le paysan, seront enterrés côte à côte comme pour marquer ce lien qui unit à jamais les Français et les Soviétiques.

Le « Normandie-Niémen »

En juillet 1944, lors de la bataille pour le contrôle du fleuve Niémen qui ouvre les portes de l'Allemagne, les Allemands envoient leurs meilleurs éléments pour abattre les Français. Tandis que le « Normandie » résiste héroïquement, un ordre de Staline parvient à l'état-major français du colonel Pierre Pouyade. Pour récompenser les pilotes et célébrer la victoire, le régiment portera désormais le nom « Normandie-Niémen ».

En novembre 1944, les aviateurs se posent en Prusse orientale et deviennent les premiers soldats français à fouler le sol allemand. L'action des pilotes redonne à la France sa place dans le jeu diplomatique international. Ainsi, en décembre 1944, le général de Gaulle est reçu à Moscou en véritable chef d'État. Il décore les pilotes du « Normandie », et Staline, lors d'un banquet, trinque en personne avec les pilotes français.

Le 12 avril 1945, Georges Henry, ayant déjà remporté 4 victoires, livre une rude bataille dans le ciel de Bladiau. Il abat un As et signe la 273^e victoire du régiment. Mais il est fauché par des tirs allemands après son atterrissage. Le dernier pilote abattu sera donc tué au sol.



Le lieutenant Albert entouré de ses mécaniciens soviétiques

Le 20 juin 1945, le « Normandie-Niémen », fort de ses 5 240 missions et de ses 869 combats, devenant ainsi l'unité française la plus titrée⁽¹⁾, est accueilli triomphalement en France avec leurs Yak offerts par Staline. Sur les 14 pilotes de 1942, seulement trois reviennent vivants : Marcel Albert, Maurice Risseaux et Roland de la Poype. Quarante-trois d'entre eux sont morts au combat.

1. Chevalier de la Légion d'honneur, compagnon de la Libération, Médaille militaire, Croix de guerre 1939-45 (6 citations), Ordre d'Alexandre Nevski, Ordre du Drapeau rouge, Ordre de Lénine, Étoile d'or de héros de l'Union soviétique, Ordre de la guerre pour le salut de la Patrie, Ordre de l'Étoile rouge, Ordre de la victoire.

L'architecture baroque russe

À Moscou et à Saint-Pétersbourg, les joyaux architecturaux du baroque russe (apogée entre la fin du xvii^e et la première moitié du xviii^e siècle) témoignent de la volonté de placer l'Empire russe dans le concert des grandes puissances de l'époque. Ils participent encore aujourd'hui au rayonnement de cette culture au-delà de ses frontières. La cathédrale Saint-Alexandre-Nevisky, église chrétienne orthodoxe consacrée en 1861 à Paris en est un bel ambassadeur.

Baroque moscovite ou *Narychkine* (1680-1700)

Ce style, dont une parfaite illustration trouve son expression au travers de l'église de l'Intercession de la Vierge de Fili (banlieue ouest de Moscou), fut baptisé « pré-Renaissance ». Il est bien plus tardif que le mouvement qui traversa le reste du continent européen, notamment l'Italie et la France.



DR

Le qualificatif de *Narychkine* fait référence à la famille de la lignée maternelle du tsar Pierre I^{er} le Grand. En effet, sous son règne et sous l'influence de sa famille, de nombreux monuments furent construits : l'art et la culture russe connurent une période de forte création. Il s'agissait de s'affranchir des critères d'architecture médiévale et de rationaliser les choix dans les ordres architecturaux.

Certains aspects de l'architecture russe traditionnelle (notamment les églises en bois) sont conservés, la présence des cinq coupoles (dont quatre orientées selon les points cardinaux) participe de cette esthétique. La nouveauté réside dans le plan de ces édifices, qui devient carré et centré sur une grande tour centrale avec un emboîtement d'étages parfois surmontés de petites tours. Les décorations intérieure et extérieure sont extrêmement riches avec des couleurs vives, des dorures et de nombreux éléments sculptés.

Ce style semble toutefois s'essouffler après le transfert de la capitale vers la ville de Saint-Pétersbourg, dont la construction a débuté en 1703 sur la demande du tsar qui souhaitait ouvrir le pays sur une Europe considérée alors comme le berceau de la modernité et du progrès. Il a pour cela fait appel à des architectes européens afin de lui donner une image résolument moderne.

Baroque pétrovienn (1700-1720)

On doit ce mouvement architectural aux artistes occidentaux invités par le tsar. Venus de Suède, d'Allemagne ou des Pays-Bas, l'influence de ces cultures du Nord de l'Europe se ressent pleinement. Les volumes gagnent en simplicité ; la décoration devient plus nette et présente plus de retenue.

Les façades conservent tout de même des couleurs vives (bleu, vert ou jaune) qui contrastent avec les pilastres et avec les chambranles blancs. Le dessin du plan de la ville est l'œuvre de l'architecte Domenico Trezzini, originaire du Tessin suisse. Ce dernier dessine de larges avenues, de nombreux parcs ainsi que de nombreux palais. Autre principale innovation : les bâtiments ne sont plus construits en bois (comme c'est le cas à Moscou) mais en pierre.



DR

Un très bel exemple de ce style d'architecture est le *Kunstkamera* qui abrite aujourd'hui le musée d'ethnographie et d'anthropologie de l'Académie des sciences de Russie.

À la mort du tsar en 1725, Moscou redevient la capitale. Le style néo-classique (moins exubérant) devient prédominant durant cette période. Il faut attendre l'arrivée sur le trône des tsarines Élisabeth et Catherine II pour que Saint-Pétersbourg regagne sa place de capitale résolument tournée vers l'Europe. Là encore, des architectes étrangers sont sollicités.

Baroque élisabéthain (1741-1761)

Le principal artisan de ce courant est l'architecte d'origine italienne Bartolomeo Rastrelli. Le style architectural de cette époque est qualifié de rococo. Il combine les éléments des courants précédents auxquels sont apportés des modifications.

Les églises sont construites selon la règle des cinq coupoles comportant des clochers en forme de bulbe. Cependant, Rastrelli tente de créer une impression de grandeur dont le but est de glorifier la puissance de l'Empire russe.



DR

Il est reconnaissable à ses lignes courbes et à l'abondance des décorations (notamment les sculptures qui ornent la façade des bâtiments) et des dorures tant sur les extérieurs qu'à l'intérieur. La parfaite illustration de ce style est le *palais Catherine* à Tsarskoïe Selo (banlieue de Saint-Pétersbourg).

Les bâtiments laissés en héritage par ce mouvement architectural et par ses différents courants témoignent de la volonté de placer l'Empire russe dans le concert des grandes puissances de l'époque. Il sera cependant abandonné au profit d'une esthétique beaucoup moins chargée : le classicisme, qui achèvera de donner une unité et une impression de cohérence aux villes russes.

Le Cuirassé « Potemkine »

Le Cuirassé « Potemkine » est un film réalisé en 1925 par Sergei Mikhaïlovitch Eisenstein (1898-1948) sur commande du gouvernement soviétique, qui souhaite rappeler à la mémoire collective, plus de vingt ans après, un événement historique oublié : la mutinerie qui a eu lieu sur le cuirassé *Potemkine*, au moment de la révolution russe de 1905. L'objectif est de glorifier la révolution bolchévique de 1917 et de diaboliser l'impérialisme.

Dans le film, les marins soumis à la misère décident de jeter les officiers par-dessus bord pour prendre le contrôle du cuirassé *Prince Potemkine*. Arrivés à Odessa en Ukraine, ils sont accueillis en héros par les ouvriers eux-mêmes en pleine révolte contre le régime du tsar Nicolas II dit « le Sanguinaire ». Mais les Cosaques, partisans de la Russie impériale, n'hésitent pas à massacrer la foule qui se presse sur les marches du port. Les tirs du *Potemkine* ont alors raison des défenseurs du tsar – en réalité, le sort des marins fut beaucoup moins glorieux.

Pour Eisenstein, un film doit fonctionner comme l'articulation d'un discours cohérent et argumenté. Ce « montage intellectuel » permet, selon lui, d'accentuer l'effet émotionnel et d'imposer un point de vue au spectateur. Pour maintenir une certaine tension tout au long du film, il multiplie les conflits visuels, à l'exemple de cette mère qui marche à l'inverse des tsaristes avec son enfant mort dans les bras. La scène mythique du film – qui a été reprise par le réalisateur Brian De Palma dans *Les Incorruptibles* (1987) – reste celle du landau qui dévale les escaliers alors que les gardes font feu. Le landau y cristallise toute la violence et l'oppression du régime impérial. La technique du *travelling*⁽¹⁾ est utilisée pour la première fois dans cette scène.

Pour Eisenstein, l'objet cinématographique est un objet de masse, écrit par l'histoire des masses et destiné aux masses. Il crée, dans *Le Cuirassé « Potemkine »*, sa propre image de la Russie pro-soviétique. En montrant une Russie collectivement en colère, il veut glorifier la marche du prolétariat, qui est devenu une classe politique, avec la conscience de ses intérêts propres et de sa force. Après un destin mouvementé (le film fut malmené sous le règne de Staline et il a été censuré pendant longtemps dans les pays occidentaux), *Le Cuirassé « Potemkine »* est déclaré « meilleur film du monde » en 1958.



DR

1. Déplacement linéaire de la caméra (avant / arrière, gauche / droite et oblique).

Le comité pédagogique

sous le patronage du général d'armée aérienne Denis Mercier,
chef d'état-major de l'armée de l'air

Général de brigade aérienne Jean-Pascal Breton, *directeur du Centre d'études stratégiques aérospatiales.*

Colonel Gilles Villenave, *commandant du Centre d'enseignement militaire supérieur air.*

Denise Flouzat, *recteur d'académie, professeur des universités et ancien membre du conseil de la politique monétaire de la Banque de France.*

Jean-Pierre Zarader, *agrégé de philosophie.*

Jean-Yves Daniel, *inspecteur général de l'Éducation nationale.*

Odile Fuchs-Taugourdeau, *magistrate, présidente de chambre à la cour administrative de Paris.*

Patrick Facon, *chargé de mission au CESA, qualifié aux fonctions de professeur des universités.*

Jacques Villain, *historien de la conquête spatiale et de la dissuasion nucléaire, membre de l'Académie de l'air et de l'espace.*

Jean-Marc Albert, *professeur d'histoire de première supérieure.*

Anne Vial-Logeay, *maître de conférences en lettres anciennes à l'université de Rouen.*